Luc-Olivier d’Algange

## Chant du Serment

*Jamais, non jamais, nous ne renoncerons à dire*

*ce qui nous enchante, à nommer*

*les Anges et les dieux*

*et cette jeunesse perpétuelle*

*qui se dit en nous- même avec la jeunesse du monde...*

*Les censeurs,*

*les puritains, je leur laisse leurs abstractions mesquines*

*leurs médisances, leurs travaux*

*pour aimer les paroles belles dites*

*pour le Songe et l'Extase et le Désir... Les paroles*

*belles et grandes,*

*les paroles anadyomènes*

*car elles viennent du Grand-Large*

*sur ce rivage,   
élite fervente et rêveuse,*

*elles viennent,*

*de cette césure de l'horizon, entre le paradis et l'enfer,*

*elles viennent de cette source du temps...*

*Nulles jamais ne furent plus désirables*

*dans ce cercle du ciel qui écarte la multitude*

*Nulles jamais*

*ne furent plus emportées*

*que ces paroles dites dans le Songe, il m'en souvient;*

*j'errais dans ces richesses inconnues,*

*orchestres, arômes, torrents... J'errais*

*dans cette fastueuse incertitude, ces conjonctions imprévues,*

*cette mémoire à la tombée de la nuit;*

*et ces belles paroles s'attardaient dans l'admiration de leurs ombres*

*dans le ruisselant miroir de leurs chevelures dénouées, paroles*

*vivantes, belles*

*et légères*

*dont il m'appartient aujourd'hui de porter témoignage...*

*Il était dit que nous traverserions cette terre en Aède !*

*Ce fut la seule morale à notre goût !*

*La source du temps était ce silence*

*au-delà du bien et du mal,*

*et nous rêvions d'en divulguer le secret par nos chants, gloire promise...*

*Nous rêvions d'atteindre le secret de la source du temps, silence d'or*

*source de tous les chants,*

*aube des paroles grandes et belles dites dans le Songe*

*du Soleil, sous le feuillage étonné*

*et le battement du cœur qui ne renonce pas !*

*Soir qui ne s'achève pas,*

*autel où se pose l'oiseau du serment,*

*j'aimais cette couronne,*

*cet éternel destin de la lumière. La nuit*

*s'inclinait sur le frémissement d'ailes de mon anxiété,*

*enseignement d'une solitude donnée,*

*d'un égarement des maximes*

*et autres saintes prophéties,*

*elles s'obscurcissaient à mes yeux, s'éloignaient, funèbres dans l'exil,*

*les vents adverses, les plaintes...*

*Et l'amertume desséchait ces feuilles ardentes,*

*ces feuilles dolentes...*

*Que la belle parole des dieux*

*me fut alors cette impétueuse transparence*

*cette compagne aux confins des cieux,*

*cette ardente fidélité,*

*cette blancheur embrasée*

*dans la lumière du sens de toute chose, cette caresse...*

*Que la haute parole me fut cette aube inconnue,*

*cette promesse, que rien jamais*

*ne viendra dédire/*

*Est-il âme assez basse pour ne point oser nommer ces dieux qui nous sauvèrent ?*

*Est-il âme assez basse*

*pour dédire la hauteur du Soleil et de l'Azur... Ame assez basse*

*pour ne point célébrer avec les noms anciens*

*les dieux et les anges*

*qui vivent dans les secrets du désir et de la miséricorde ?*

*O noms anciens, météores*

*dans notre ciel,*

*météores*

*dans ce sommeil de la présence oublieuse de la brûlure immémoriale,*

*dieux*

*que nomme en moi*

*la splendeur naissante,*

*l'eau rieuse de la lumière qui l'éveille,*

*dieux que je nomme*

*avec une très-subversive ingénuité, avec une connaissance*

*des rythmes intérieurs de la vie des arbres, des pierres*

*avec une science ondoyante, dieux que je nomme par éclair,*

*messagers de ma vertu aurorale,-*

*ce fut mon grand dessein que de garder cette distance,*

*mon grand dessein*

*d'aimer ce vent de sel et d'allégresse*

*contre toutes les apparences et pour toute la vie,*

*dieux nommés*

*par moi éveillés,*

*race furibonde et sereine.*

*Divers est de monde que nous aimons,*

*excellentes ses lois,*

*treilles, femmes très-douces,*

*feu clair, sang qui chante sous les paupières...*

*Solitude sacrée d'un été sur la mer,*

*certitude adamantine...*

*Les dieux furent en moi*

*cette grandeur de la gratitude, cette ampleur de l'âme,*

*cette volonté pure comme un regard sur la mer,*

*cette vie universelle,*

*ce face-à-face !*

*J'aimais ce resplendissement dont ils fécondent la diversité du monde*

*j'aimais, éperdument cette immense roue des saisons,*

*des éléments,- et comment la dire*

*sans nommer les dieux ?*

*Au-delà de l'extrême des hauts*

*glaciers énigmatiques, ces clartés transversales,*

*l'air du pôle*

*l'Ether limpide et sauvage du premier jour*

*de notre sainte conjuration*

*furent nommés dans le secret de notre cœur*

*avec les nombres occultes des dieux,*

*leurs noms invisibles*

*neige et flamme,*

*leurs noms,*

*rythmes fondamentaux*

*battant dans notre veine jugulaire*

*s'épanouissant dans notre poitrine,*

*leurs noms*

*que nomment dans le secret du secret*

*les Sept Silences majestueux du Dire*

*dont la transparence est un torrent dans nos âmes...*

*Au-delà de ce froid, de cette blancheur*

*de ce silence,*

*nous entendîmes,*

*au-delà: cette strophe incendiée de soleil, cette scintillante mémoire à l'infini,*

*le chœur des mondes, l'immensité qui s'immobilise*

*dans la bataille sonore,*

*l'immensité saisie sous l'ouragan,*

*coursier d'une ivresse*

*plus rapide que la mort,*

*ainsi furent dans notre poème*

*les dieux,*

*ainsi furent*

*comme une espérance plus ancienne*

*les dieux*

*dont la ténacité nous sauve de n'être pas*

*dont la transparence merveilleusement nous éloigne*

*du monde qui n'est pas,-*

*les dieux aimés, chantés, loués, oubliés, présents,-*

*ainsi furent brûlants dans l'invisible citadelle de notre amour,*

*ainsi furent frisson, ainsi furent sommeil,*

*ainsi furent cadence*

*car nous savions entendre dans nos cœurs*

*les concordances mathématiques et musicales de leurs noms*

*nous savions ces infaillibles architectures,*

*hauteur et profondeur de l'Instant,*

*véritable demeure des dieux,*

*nous savions et nous acceptions l'empire que ces noms*

*- nombres et chants, couleurs et clartés,-*

*sur le destin exercent, et sur les jours, ces beaux jours*

*qui tournoient comme un ciel*

*sous le maillet de l'Etre et de la Puissance...*

*Nous consentions à cette grandeur*

*où nous nous perdions en nous- mêmes*

*car notre âme était ample de ces noms qui la nommaient,*

*notre âme était vive*

*de ces appels,*

*ces invocations*

*ces batailles, notre âme était ardente de ces attentes,*

*compagne fleurie de l'immensité des ciels,*

*compagne légère, notre âme s'enchantait à se dire*

*dans le sable sans fin des dieux,*

*écume, sel de l'enfance*

*âme fluente*

*âme qui regarde les dieux.*

*En ses Yeux s'ouvrait le mystère d'une aube profonde*

*un jardin profond, comme l'orgueil d'être*

*et de n'être pas, une promesse,*

*j'en rêvais comme d'une fortune sans espoir,*

*une hymne belle comme la voile carrée,*

*détachée*

*sur l'abîme bleu,*

*détachée, sur la victoire du bleu profond,*

*sur le triomphe des yeux de l'âme...*

*Et d'être ainsi contemplée*

*comme un mystère véridique et sans fin, les dieux*

*s'envolaient,*

*les dieux hantaient le ciel, et toute chose*

*en ce monde*

*palpitait de joie,*

*toute chose était saisie à la nuque, et nos mains suscitaient d'invisibles trésors.*

*Les heures devenaient spacieuses et royales,*

*les heures s'accordaient à cette neuve mythologie*

*des regards,*

*- car l'âme regardait les dieux !-*

*et notre joie sise dans l'Instant fut l'essor*

*notre joie d'être ou de n'être pas dans l'âme,*

*ce Silence; la joie*

*déployait ses ailes dans la spacieuse et royale présence de notre âme, notre âme qui regardait les dieux...*

*A grandes gorgées*

*nous buvions la saveur secrète du ciel,*

*nous saisissions*

*les lyres de la pluie et du soleil,*

*et l'ombre lavande d'un dieu rare sur notre front*

*bénissait notre audace, bénissait notre peur*

*et notre audace,*

*comme une pure pensée, une corolle fraîche sur notre front*

*encore brûlant de la guerre sainte qui nous sauva...*

*Sainte paix, sérénité d'azur et de feuilles, vous êtes notre mérite.*

*- Car ici il n'est point de hasard et les couronnes sont conquises*

*sur l'orée tremblante du Jour*

*- l'ai-je assez dit ?-*

*Point de hasard mais en toute chose aimée le retour*

*de l'unité de l'Etre*

*car tout se tient,*

*le haut*

*et le bas.*

*Tout se tient dans le rêve premier,*

*dans la belle philosophie lyrique d'Hermès-Thoth,*

*tout*

*se tient et tout s'éveille selon nos intentions les mieux accordées à la joie*

*au plaisir qui donne*

*aux portes éblouissantes de l'été nocturne*

*tout se tient,*

*la ténèbre et la clarté,*

*dans cette aube divine de l'âme où les regards se perdent et se retrouvent*

*en l'impétueuse douceur de l'empire du monde !*

*La promptitude fut notre triomphe, notre puissance.*

*Des cendres d'une vie profanée*

*notre âme ressuscita*

*cette fleur, cette flamme*

*création d'une aube d'orgueil brûlant*

*d'une aube sonore et profonde et lointaine*

*dans le Songe du Chœur !*

*Rougeoyante dans la poitrine de l'espace que disperse la beauté de temps,*

*bleuïssante dans le temple de l'Ode*

*que dissémine*

*la mélancolie de l'heure*

*toute chose en vérité divine,*

*toute chose me fut prière.*

*Ma prière fut cette alliance entre le monde et moi,*

*cet échange tournoyant, et je répondais à l'appel du monde en le nommant,*

*dans le visible et dans l'invisible,*

*nommant*

*le Sens qu'à mesure j'y devinais*

*en devenant transparent à moi-même*

*Ainsi m'éveillais-je*

*au cœur du sommeil*

*et rêvais-je dans la plus haute lucidité conquise.*

*J'étais paisible dans ma violence*

*et ardent, vif, joyeux dans l'ensommeillement délicieux*

*dans les bras de l'amante prédestinée*

*dont les yeux s'ouvraient sur le clair abîme...*

*Sagesse du jour, temple de saphir,*

*le monde se transfigurait en moi dans le silence des mots,*

*le monde, j'en devinais le Sens,*

*dans la lumière que rien ne saisit*

*mais que toute chose*

*voile et révèle,*

*j'en devinais le Sens*

*dans ce clair abîme de tes Yeux*

*les prunelles divulguaient le secret de la nuit la plus noire en moi,*

*ténèbres désespérantes...*

*Toutes ces choses éparses, objets, idées, actes, décrets, peuples, renaissaient dans une plus pure essence,*

*s'enchantaient soudain*

*d'être en proie d'une telle légèreté*

*et d'une telle densité*

*que nous pouvions soudain rire de cette divine transfiguration...*

*Esprit qui sauve, rire d'or, rire des dieux,*

*science olympienne formée dans le cristal des cieux,-*

*et c'est un rire cristallin que je cueillais sur tes lèvres, mon amante...*

*Ainsi les dieux résonnaient infiniment en moi dans l'immémoriale perfection de ma prière.*

*Ainsi les dieux, dans l'abîme, dans la prunelle,*

*dans l'aube, dans le saphir, dans l'amante,*

*les dieux naissaient de ma prière*

*et ce paysage du monde devient un paysage de notre âme.*